Valentina TONEATTO, *Les Banquiers du Seigneur. Évêques et moines face à la richesse (IV^e-début du IX^e siècle)*

Préface de François Bougard, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, 438 p.

Vito Loré

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/7508>

DOI : 10.4000/medievales.7508

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2015

Pagination : 187-189

ISBN : 978-2-84292-430-0

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Vito Loré, « Valentina TONEATTO, *Les Banquiers du Seigneur. Évêques et moines face à la richesse (IV^e-début du IX^e siècle)* », *Médiévales* [En ligne], 68 | printemps 2015, mis en ligne le 09 juillet 2015, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7508> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.7508>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Valentina TONEATTO, *Les Banquiers du Seigneur. Évêques et moines face à la richesse (IV^e-début du IX^e siècle)*

Préface de François Bougard, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, 438 p.

Vito Loré

RÉFÉRENCE

Valentina TONEATTO, *Les Banquiers du Seigneur. Évêques et moines face à la richesse (IV^e-début du IX^e siècle)*, préface de François Bougard, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, 438 p.

- 1 Don et contre-don ; recherche du butin par les aristocrates ; ostentation de leur propre statut : voici les éléments souvent considérés comme centraux pour l'économie du haut Moyen Âge. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il s'agit de modèles longuement enquêtés par les anthropologues. La perspective poursuivie ici est différente. Tout en partant des études de Giacomo Todeschini sur l'éthique économique médiévale, le but de Valentina Toneatto est de décrire la formation d'un langage théologico-économique spécifiquement chrétien, sur lequel repose une véritable rationalité économique, propre aux sociétés du Moyen Âge occidental et différente de celle de l'âge moderne.
- 2 Les sources principales sur lesquelles s'appuie ce livre – très riche en analyses complexes – sont les homélies et les traités des pères de l'Église des IV^e-V^e siècles et les règles monastiques des V^e-VII^e siècles. L'argumentation a une structure en spirale : on retourne plusieurs fois sur les mêmes sources, en les analysant sous un aspect qui demeure unitaire, mais qui s'enrichit de perspectives de plus en plus articulées.
- 3 Dans les écrits des évêques de l'Antiquité tardive, nous trouvons pour la première fois une construction linguistique capable de donner une signification tout à fait chrétienne

à l'activité économique, parfois en changeant profondément le sens de quelques lieux célèbres des Écritures. Les évêques, parmi lesquels une place de choix est donnée à Basile de Césarée, réservent un rôle spécifique à la fois aux élites sociales qui détiennent les richesses et à la hiérarchie épiscopale. La richesse n'est pas un élément positif ou négatif en soi : sa valeur dépend de l'usage qu'on en fait. L'opposition clé ne va donc pas s'établir entre riches et pauvres, mais entre thésaurisation et circulation : on s'en remet en particulier à la distribution des ressources en faveur des pauvres, à travers la médiation de l'Église. Le mauvais riche est celui qui garde seulement pour lui la richesse, l'empêchant de circuler, puisqu'il la voit comme sa propriété exclusive. Au contraire, le riche qui agit selon les nouvelles règles de la société chrétienne ne garde pas pour lui-même ses richesses, qui de fait ne lui appartiennent pas, mais qui appartiennent à Dieu. Le bon riche est donc celui qui permet à la richesse de circuler au sein de la société, notamment d'être redistribuée en faveur des pauvres.

- 4 Ces textes ne sont cependant pas une simple « justification », de la part des évêques, de l'activité économique des élites laïques : ils sont bien plus riches en implications et en conséquences. Par le biais des métaphores, le langage de l'économie et du crédit se superpose et s'entrelace avec celui de l'éthique ; le gain du salut est lui même présenté en termes économiques. Les pauvres sont définis comme les « banquiers du Seigneur » ; leur confier ses richesses signifie donc, pour les chrétiens, multiplier son gain tout en assurant le salut de son âme. Il s'agit ici de l'un des multiples exemples qu'on pourrait tirer des analyses de Valentina Toneatto, qui cherchent à montrer la manière dont le lexique « théologico-économique », selon la définition de l'auteure, imprègne la vision des rapports entre les fidèles, la hiérarchie ecclésiale, Dieu et la société chrétienne.
- 5 Cette distinction entre une mauvaise richesse, « propre à soi », et une richesse positive en tant que communautaire, trouve un terrain d'élection dans l'espace du monachisme cénobitique, défini par les règles les plus anciennes. Le point de départ est celui des instructions données par Basile de Césarée aux moines de son diocèse, en passant par les règles de Jean Cassien, du Maître, de Benoît, jusqu'à la Gaule mérovingienne. La possibilité pour les moines de posséder des biens, voire d'hériter de sa famille à titre personnel, se réduit progressivement : la « désappropriation » des moines devient l'un des aspects, et non des moindres, de leur éducation à l'obéissance. C'est l'abbé lui seul qui peut et doit disposer des biens matériels, en les distribuant à l'intérieur de la communauté, selon les nécessités différentes des individus, et en gérant le patrimoine monastique de façon à ne pas l'appauvrir. Ce patrimoine va se configurer comme propre du monastère en tant que *lieu* (pas des moines comme individus, ni de l'abbé lui-même), selon une conception déjà issue du droit romain classique et qui persiste au haut Moyen Âge par les actes de la pratique. Le patrimoine doit fructifier entre les mains de l'abbé, qui établit les modalités de sa gestion. Les règles les plus récentes tendent à définir les devoirs non seulement de l'abbé, mais aussi des moines eux-mêmes, qui partagent avec lui l'administration du temporel de l'abbaye, et avant tout autre du cellérier. Mais, encore une fois, on ne doit pas penser à la logique de cette gestion selon une perspective « moderne ». Le devoir de l'abbé n'est pas de produire des surplus, mais de maintenir le temporel en équilibre avec les nécessités des moines, en exerçant les vertus de la *discretio* et de la *dispensatio* ; l'abbé doit donc évaluer les besoins individuels des moines et leur distribuer ce qu'il faut, de façon équilibrée, *secundum necessitatem*.

- 6 Cette idée de l'abbé en tant que chef d'une communauté religieuse, ainsi que véritable administrateur des biens monastiques, fut non seulement transférée à l'âge carolingien, mais encore élaborée et complétée par les collections textuelles de Benoît d'Aniane et de son entourage : la règle de Benoît de Nursie fut commentée et éclairée en recourant à d'autres règles et coutumes monastiques. Les morceaux tirés de textes d'origine différente composaient donc un ensemble nouveau. La conception de l'abbé comme « acteur économique rationnel » est le fond sur lequel il faut projeter des sources enfin capables de nous montrer des abbés carolingiens concrètement impliqués dans la gestion du patrimoine de leurs abbayes. Adhalard de Corbie ou Wala de Bobbio étaient mus par des principes d'évaluation équilibrée des ressources et des besoins : il s'agit d'une trace de recherche à peine amorcée, comme le dit Valentina Toneatto elle-même, mais qui semble dès maintenant très riche en développements.
- 7 À mon avis, ce livre est caractérisé par deux apports principaux. Le premier est l'individuation argumentée et convaincante de la généalogie la plus ancienne d'un langage chrétien du rapport entre richesse et salut de l'âme : né dans le milieu des évêques de l'Antiquité tardive, ce langage trouve dans les contraintes et les nécessités du monde cénobitique une élaboration ultérieure sur le plan proprement institutionnel et administratif. Le deuxième apport est de montrer les présupposés d'une véritable rationalité économique, propre au haut Moyen Âge, visibles dans certaines sources de cette époque, à condition que nous soyons capables d'en lire les indices. Que cette attitude puisse coexister avec d'autres si différentes (don et contre-don, etc.), dans le même milieu social, est l'un des caractères toujours surprenant d'un âge qu'un grand médiéviste italien, Giovanni Tabacco, caractérisait sous le signe de l'« expérimentation ».
-

AUTEURS

VITO LORÉ

Università degli Studi di Roma Tre